

Zeitschrift:	Pionier : Zeitschrift für die Übermittlungstruppen
Herausgeber:	Eidg. Verband der Übermittlungstruppen; Vereinigung Schweiz. Feld-Telegraphen-Offiziere und -Unteroffiziere
Band:	19 (1946)
Heft:	1
Artikel:	A la légion, dans les transmissions [fin]
Autor:	Leutenegger, L.
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-559859

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

A la Légion, dans les Transmissions (Fin)

Par *L. Leutenegger*, section de Winterthour

Voici faite grossso modo la revision du matériel. Nous pouvons dire en toute conscience que si nous étions sérieusement en retard en ce qui concerne les perfectionnements techniques, nous étions admirablement instruits; il est vrai que nous avions largement le temps de faire, à côté des soins à donner aux chevaux, durant de longues années. Nous fûmes également instruits aux soins à donner aux pigeons: moyens de transport, nourriture, ajustement des bagages, etc.... Nous fîmes aussi des essais de lancer depuis des avions. Les pigeons se laissaient tomber d'abord 80 à 100 m avant d'ouvrir les ailes, comme s'ils étaient étourdis. Mais malheur à celui qui ouvrait trop tôt les ailes. Le courant d'air provoqué par la vitesse de l'avion lui brisait les ailes et il tombait à terre. Nous étions bons amis, mais lorsque dans le colombier il manquait de place par suite de couvées heureuses, nous nous régaliions bel et bien de rôtis excellents de pigeons-voyageurs.

A côté de l'enseignement pratique et du maniement des appareils, pour lesquels on nous envoyait passer trois mois dans des unités régulières du génie et de l'aviation, nous recevions un enseignement théorique sur l'électricité, le téléphone et la radiotechnique; lois de l'électricité, ohms, volts et ampères, loi d'ohm et ses développements, les piles et les accumulateurs au plomb comme au cadmium-nickel, les appareils et leurs éléments, transfos, condensateurs de toutes sortes, redresseurs, lampes radio, tungstène, microphones, téléphones, construction des appareils et dépannage. C'était intéressant et amenait au moins un élément nouveau dans le désert sans but et sans méthode de l'existence à la Légion.

Nous étions le soir les nouvelles et étions les premiers au courant de tout. Cela nous permit un soir un truc pas très orthodoxe. Nous étions pris à quatre deux billets de la Loterie nationale et attendions avec fièvre le tirage. Radio-Paris donna les résultats à 2000 h. Espoirs déçus, nos billets ne valaient rien. Nous bouclâmes la caisse et descendimes à la cantine, dégoûtés, sans le sou, la figure longue et la soif immense. «Victor, dis-je, je vais vendre ces deux bouts de papier pour 4 l de pinard, tu vas voir.» Et je me lève d'un air piteux, me dirige vers le zinc et m'adresse au cantinier. «Dis donc, vieux frère, par exception exceptionnelle, tu ne feras pas crédit ce soir, tu sais, on était tous les deux sur le front.» D'un geste il montra une pancarte: «le crédit est mort» —, «lis ça et f. le camp.» — «Mais nous avons une soif horrible; j'ai là deux billets de la loterie nationale, prends les en dépôt; si nous gagnons, je te paie double le prix de ton pinard, tu peux l'avoir par écrit.» «Non, mais pour qui me prends-tu, c'est pas le ghetto, ici; mais je t'achète un des billets.» — «Ah, allons, prends les deux, donne 4 litres, et qu'on n'en parle plus» — «ça va, mais pas un mot.» Et les quatre litres franchirent le zinc, par les soins d'un ancien agent de police du XVII^e arrondissement de Vienne. Avec enthousiasme et un peu de malice nous avons trinqué ce soir-là les quatre à la santé du bon viennois.

En terminant mon récit, je raconterai encore un fait de l'existence des têtes brûlées dans le sud, aux postes exposés et perdus du Sahara.

Si l'un des lecteurs a ensuite quelques questions à me poser, je lui répondrai volontiers par l'intermédiaire de l'oncle du petit courrier du «Pionier».

Quelque part dans l'extrême sud, ils étaient trois, assis dans la pinte sans nom et sans enseigne d'un village inconnu. Ils avaient la peau cuite par le soleil, les visages marqués des colères et des tourments vécus jusque-là. L'un d'entre eux avait les yeux noirs; ceux du second étaient bleus; la couleur de ceux du dernier rappelait le sable brûlant qui court sur la crête des dunes.

Au col de leur uniforme, ils portaient tous trois la grenade verte aux sept flammes de la légion étrangère.

Ils avaient touché la solde ce jour là, et comme il se doit pour des légionnaires, ils la buvaient le soir même. L'alcool est le seul plaisir qui leur reste, le seul moyen de se tromper eux-mêmes sur leur misère, d'oublier leurs tourments.

L'un après l'autre, ils racontaient des histoires, des histoires du temps où ils étaient des civils, ou des histoires de service. Ils venaient de parler de l'affaire de Kubalkin, le russe. Quelques jours auparavant, il s'était levé, une nuit; il avait pris en douce son fusil au rateau d'armes, puis était sorti, sans un mot. Les autres l'avaient bien vu, mais aucun ne s'était risqué à dire quelque chose. A peine Kubalkin était-il dans l'escalier, qu'ils entendirent une détonation. Il avait achevé son service à la légion.

Le lendemain, toute la chambrée avait un cafard terrible. Et pour ne pas faire comme le russe, ils se saoulèrent tant qu'ils pouvaient. On ne les punit pas; les officiers de la légion savent bien qu'ils n'ont pas à faire à des ivrognes, mais à des hommes profondément malheureux.

«Parfaitement, une bande de types malheureux» souligna un des trois, «des types comme Van Morris, le belge. Ce n'était d'ailleurs pas un belge, mais un parisien, Maurice Villars. C'est son prénom de Maurice qui lui avait donné l'idée de s'engager à la Légion sous ce nom là.»

Sans plus de compliments, il raconta l'histoire étrange et malheureuse du légionnaire Van Morris.

«C'était donc pas son nom. Il s'appelait Villard, je l'ai bien connu. Un jour de solde, il disparut pour deux jours dans la casbah. A son retour, le capitaine le fit appeler dans son bureau. C'était un chic type, ce capitaine, dur, mais juste et correct; courageux, il savait toujours trouver le mot qu'il fallait.

Je ne sais pas ce qu'il dit à Van Morris ce jour là. Toujours est-il que celui-ci ne put plus se tenir, et lui raconta en chialant toute son histoire.

Il s'était engagé à cause d'une femme, de la sienne, qu'il adorait. Un beau soir qu'il rentrait à la maison, le journal sous le bras, il avait trouvé l'appartement vide, les armoires ouvertes, comme si des cambrioleurs avaient passé par là. Il y avait bien un vol; on lui avait fait sa femme.

Il crut d'abord à un accident, courut d'une fenêtre à l'autre, cherchant d'un bout à l'autre du logis. Puis il remarqua que la valise était loin, son linge aussi. Elle

était partie, elle ne reviendrait pas. Il resta là longtemps, comme un idiot, ne sachant que faire ni que penser. Et puis il se décida, et s'engagea dans la Légion, pour cinq ans.

Ce qui lui pesait le plus n'était pas son malheur, mais la nécessité d'exister, sa solitude, son abandon. On a beau se dire: à sa place, je me serais fait sauter le crâne; on y a passé aussi, et on vit encore, la vie continue quand même. Van Morris était trop seul. Depuis le début, il n'avait pas reçu un mot, une syllabe d'un ami, d'un parent, rien.

Il raconta son histoire au capitaine, en s'essuyant les yeux de temps à autre. On frappa à la porte. Le sergent de semaine apportait le courrier. Rien pour Van Morris, naturellement. Et pour le capitaine, une seule lettre, qu'il jeta sur la table, sans prendre la peine de l'ouvrir ou même de regarder le nom de l'expéditeur.

Elle tomba sous les yeux brouillés de Van Morris qui devint blanc comme les murs du poste. Cette écriture... il se jeta sur la lettre. Mais le capitaine avait devancé son geste.

«C'est une lettre d'elle?»

Pas de réponse.

«C'est sûrement une lettre d'elle?»

«Oui.»

«Pour moi?»

«Non.»

«Elle vous écrit?»

«Oui.»

«Qu'écrivit-elle?»

«Je n'en sais rien.»

«Qu'écrivit-elle de moi?»

«Je n'ai pas lu la lettre, je ne puis le savoir.»

«Lisez là, alors, qu'attendez-vous donc encore?»

«Je ne la lirai pas.»

«Pourquoi?»

Le capitaine ne répondit pas.

«Pourquoi ne la lisez-vous pas?» demanda Villars affolé.

Le capitaine répondit enfin très calmement. «Je ne lis pas une seule de ces lettres.»

«Elle vous a donc déjà écrit d'autres lettres?»

«Depuis six mois j'en reçois une à chaque courrier.»

«Et vous ne les avez jamais ouvertes?»

«Qu'en faites-vous?»

«Je les brûle et les vents en emportent les cendres.»

«Mais comment y répondez-vous?»

«Je n'y réponds jamais.»

«Et elle continue à vous écrire?»

«Elle écrit une lettre par jour.»

Une rage effroyable s'empara de Villars: «Vous êtes une sale crapule!»

«Van Morris!»

«Je sais, allez! Prison, Colomb-Béchar (caserne disciplinaire de la Légion étrangère), conseil de guerre, que voulez-vous que ça me foute, vous êtes un salaud, un...» —

«Et vous, vous êtes un pauvre diable que le malheur et le chagrin entraînent n'importe où. Homme à homme, causons maintenant sincèrement. Vous êtes injuste, Van Morris. Mon intervention vous rendra votre femme; elle vous accueillera plus tard avec joie. Je vous l'ai gardée.»

Et le capitaine raconta à son tour son histoire. Il avait rencontré une dame Villars chez des amis, lors de son dernier congé en France. Au premier regard, cette femme l'avait aimé, d'un amour qui ne connaît rien, qui ne se laisse rien dicter par la raison et qui entraîne sans retour vers l'être aimé. Ils s'étaient rencontrés deux fois, dans un petit restaurant des Champs Elysées. Elle voulait le suivre. Il l'avait quittée. L'amour du Sud, de la vie dans le bled était plus fort en lui que l'amour de cette femme.

«Mais pourquoi est-elle partie de la maison?»

«Peut-être pour échapper quelques jours ou quelques semaines à la vie de tous les jours, pour se retirer quelque part où elle serait toute seule. Sans arrière-pensée, elle voulait se resaisir, se calmer les nerfs, laisser la raison reprendre le dessus...»

Le capitaine reçut à ce moment un message confidentiel. Il fallait empêcher un coup dur cette nuit. Il demanda 20 volontaires qui partiraient en avant.

Van Morris s'annonça le premier. Le capitaine ne voulut pas accepter. Le légionnaire insista.

«Bon», dit le capitaine, «alors nous courrons les mêmes dangers. Au revoir, Van Morris.» — «Je vous dis aussi au revoir, mon capitaine.» Il allait sortir du poste. Le capitaine le rappela, d'une voix un peu rauque, mais dont la sincérité ne pouvait laisser de doute: «Légionnaire Van Morris, je vous donne ma parole d'honneur, madame Villars n'a jamais été ma maîtresse.»

Le coup de main eut lieu, comme l'annonçait le message. La légion était là, elle eut le dessus. Mais sur les vingt volontaires, vingt et un avec le capitaine, il n'en revint que sept.

Le capitaine avait une balle dans le poumon et fut évacué le lendemain par avion. Van Morris en réchappa; il fut transféré peu après dans un bataillon motorisé et quitta notre poste. Je n'ai jamais eu de nouvelles ni de l'un ni de l'autre. Je ne sais pas ce qu'ils sont devenus. Mais en tous cas c'était une drôle d'histoire.»

Et dans la pinte sans nom et sans enseigne d'un village de l'extrême sud, le légionnaire vida son verre.

Die Entwicklung des britischen Rundfunks

Zu einer Zeit, da die offiziellen britischen Kreise mit der Prüfung verschiedener Reorganisationspläne der Rundfunkdienste für Grossbritannien und das Empire für die Nachkriegszeit beschäftigt sind, dürfte es von Interesse sein, die Zusammenfassung eines Berichtes über die Entwicklung des englischen Rundfunks zu veröffentlichen, der in einer von der BBC herausgegebenen Broschüre erschienen ist und unter dem Titel «Ici Radio-Belgique» den von der BBC während des Krieges organisierten belgischen Sendungen gewidmet wurde. (Anmerkung der UIR.)

Die British Broadcasting Corporation (BBC) ist erst seit dem Kriege ins Leben der europäischen Völker getreten. Im Nachfolgenden soll der Beginn und Ausbau während der letzten Jahre in Erinnerung gerufen werden.

Im Jahre 1923 umfasste das Personal der BBC einschließlich Portier, Hausgehilfe und Putzfrau 31 Personen. Die Gesamtsendungen stellten sich auf viereinhalb Stunden täglich und waren nur in englischer Sprache zu hören. Ihr Zweck war die Unterhaltung eines ausschliesslich britischen Publikums von ungefähr 50 000